

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 8 Mois 6 Mois Un An
et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal, et dans tous les Bureaux de Poste

N° 14.112 — QUARANTIÈME ANNÉE — DIMANCHE 26 SEPTEMBRE 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. — Réclames : 1 fr. 50
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. — Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Chronique Parisienne

Les grands blessés. — Droits et devoirs. — Les riens en or. — Vieilleseries. — Voir et entendre. — La leçon en retard. — Affaires de boulangeries. — Les enfants célèbres. — Les petits boulangers.

Très gravement, les grands blessés circulent dans les villes : à Paris, ils sont nombreux ; dans leur regard un peu rêveur, on lit leur pensée, évidemment, ils se demandent comment ils arriveront leur vie, car ils sont, bien réellement, d'autres êtres que ceux qu'ils étaient.

Cette vie, pour eux, est un désastre d'aspect, de moyens, de but, c'est de quoi faire réfléchir, même alors que l'amputé a accepté sa situation nouvelle.

Pour celui qui jouit d'une fortune suffisante, la situation ne comporte pas de difficultés terribles, pour tous les autres, les conditions de l'existence sont tellement aggravées qu'une immense misère, une pitoyable fraternelle émeute touchent les cœurs français en leur faveur.

C'est naturellement à eux que devront être réservés les emplois qu'ils peuvent remplir, les places qu'ils peuvent occuper. Il est en qui sont pères de famille ; quant aux célibataires, un certain nombre trouveront des épouses.

Si extraordinaire que cela paraisse, il y a beaucoup de filles décidées à s'unir légalement avec des hommes auxquels un membre fait défaut.

Une question s'est posée, question, paraît-il, prévue par des règlements : les règlements prévoient-ils beaucoup de choses... On demande à un blessé en possession de toute sa connaissance, de toute sa raison, de la droit de s'opposer à ce que le chirurgien lui coupe un bras ou une jambe, cela, bien entendu, à ses risques et périls et malgré l'opinion des autres personnes présentes. Comment donc, en vertu du règlement, nous sommes des citoyens libres : chacun a le droit de garder ses membres ! Mais — car il y a un mais — si le blessé ayant gardé son membre et ayant survécu à ses blessures, reste incapable à tout travail, alors qu'il est plus qu'un simple invalide, l'indemnité à laquelle il aurait droit sera diminuée du fait de son opposition.

Nous avouons ne pas comprendre, ou bien, si en nous faisant violence, nous comprenons, l'article du règlement nous semble absurde.

Le blessé risque encore une fois sa vie en s'obstinant à garder son membre brisé, c'est donc qu'il a beaucoup de chances contre une, en mourant, d'épargner à l'État les frais de sa pension, donc, économie ; s'il survit, il semble qu'il eût eu raison et pourquoi lésiner ?

En 1875, un homme, un Polonais qui avait servi dans les corps francs, nous montrait orgueilleusement son poignet difforme, fort mal accommodé ; il n'avait rien voulu savoir et s'était tiré des mains des opérateurs après une âpre discussion. Déhors, on l'avait pansé tant bien que mal, puis on l'avait laissé mourir.

Un ancien chirurgien qui avait fait la guerre de Crimée, nous racontait que, débordés par le travail, il arrivait que sur des membres bons à couper, les médecins-majors avaient en hâte appliqué en hâte de la terre jaune de France et que, chose extraordinaire, il y avait des guérisons assez nombreuses.

Il est vrai qu'en ce temps, on se battait comme des hommes, alors que notre guerre actuelle est toute de sauvagerie, d'empoisonnement et de la gangrène. Les blessés laissent mourir d'effroi.

Les chirurgiens savent et ils le disent au blessé que seule l'opération peut lui sauver la vie, que, la différer, c'est la mort.

Cela annoncé, compris, c'est au patient qu'appartient le droit de garder ses membres, et sans risques pour l'avenir il peut survivre.

Voilà notre opinion ; nous la tenons pour profondément juste et humaine.

Nous faisons la chasse à l'or, oh ! une chasse bénéfique ! nous qu'on nous donne. Les lions s'acheminent vers le Trésor de l'État ; il est certain que, dans ce monde de nos jours, nous parlons de l'or monnayé ; il devrait bien s'enlever aussi, les besoins sont grands autant qu'impérieux.

Mais, n'y a-t-il que de l'or monnayé ?

Nous vîmes un jour chez un fondeur parisien, un véritable monument de débris, formes, métaux, défilés, et, quand nous demandâmes ce que c'était, on nous répondit : ce sont des brins d'or provenant de vieux bijoux brisés ! On en trouve chez les bijoutiers, dans les boîtes que découvrent des héritiers qui ramassent un morceau de boucle d'oreille, une bague usée, et qui, à un fil brisé, un bracelet en morceaux qu'on ne peut raccommoder, un cercle de boucle... des riens... Par différentes voies, tout cela, or, argent ou platine, arrive à la fonderie et, en tas, arrive à constituer une somme. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

En tout cas, c'est une quête à faire : on défilait des reçus très officiels, bons à encadrer — nous sommes tous si fiers de ces souvenirs écrits ! — on ferait encore recette. Cherchons nos vieilleries !

Voici M. Deschanel qui révèle quelque chose. Que de révélations nous sont faites ! Mais, celle-là vaut d'être relevée.

Il écrit pour le *Manuel de l'Instruction Publique*, une lettre dans laquelle il démontre qu'il était facile à un homme connaissant l'histoire de France, de prévoir l'agression allemande.

Lisant cela, Gavroche, irrévérencieusement, s'écrierait : Tu parles !

Ah ! cher Monsieur Deschanel, il n'y avait pas besoin de savoir l'histoire de France ! Il n'y avait même pas besoin de prévoir ! Il suffisait de voir, d'avoir des yeux, des oreilles.

On pouvait aussi lire tout bonnement son journal le matin et de constater au fur et à mesure, les querelles d'Allemagne qui nous annonçaient la guerre. Ils nous avertissaient eux-mêmes les Boches et ils achetaient nos usines, nos forêts, notre terre... Cela ne nous impressionnait pas le moins du monde ; il ne devait plus y avoir de guerre, la fraternité passait les monts et les frontières.

Or, voilà de généreuses utopies ! Nous

420^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 25 Septembre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
En Artois, notre artillerie a poursuivi son action efficace contre les lignes ennemies.

Au sud de la Somme, les Allemands ont bombardé nos sapeurs et nos tranchées. Aux environs d'Andechy, Dancourt et Tilloloy, nos batteries ont énergiquement riposté et pris sur un grand nombre de points l'initiative du feu.

Canonade réciproque, toujours intense, au nord de l'Aisne et sur le bord du canal de l'Aisne à la Marne.

En Champagne, l'ennemi a répondu à un violent bombardement de ses tranchées et ouvrages par des tirs d'obus suffocants sur la région d'Aubérive et de Saint-Hilaire. Ces tirs n'ont produit aucun résultat.

En Argonne, même activité de l'artillerie de part et d'autre, particulièrement dans le secteur des Courtes-Chausses. Quelques combats à coups de bombes et de grenades au bois Le Prêtre.

En Lorraine, nos patrouilles ont ramené quelques prisonniers. Une nouvelle attaque allemande près de Manhoue a été complètement repoussée.

AVIATION. — Une de nos escadrilles a lancé hier sur la gare des Sablons, à Metz, une quarantaine d'obus.

AUX DARDANELLES

La dernière semaine a été très calme dans les deux zones de la péninsule. Sur notre front, les Turcs tentèrent une attaque à la mine, mais nous avons détruit leur galerie par un « camouflet », tuant, d'après les dires d'un prisonnier, deux officiers et treize hommes.

Un de nos navires de guerre a canonné très efficacement une batterie de gros calibre sur la côte d'Asie.

POUR LES ÉPROUVÉS DE LA GUERRE

La Journée de la Presse

C'est aujourd'hui dimanche la Journée des « Éprouvés de la Guerre ».

Les éprouvés de la guerre, ils sont innombrables, hélas ! Ce sont tous ceux et toutes celles qui souffrent dans leur cœur ou dans leur chair : les blessés, les combattants, les veuves, les orphelins, les habitants des pays envahis, les enfants de la France déshérités.

Le Syndicat de la Presse française, qui est l'organisateur de cette Journée, a voulu réunir dans un même geste de philanthropie toutes les œuvres de bienfaisance qui s'efforcent d'apporter quelque adoucissement aux infortunes de toute sorte répandues sur toute l'étendue de notre territoire.

Cette « Journée » aura ceci de particulier que celui qui donnera son obole recevra, en échange, une pochette renfermant soit un dessin en couleurs, reproduction des œuvres de nos grands maîtres, soit un bon d'achat donnant droit à un lot. Les lots sont au nombre d'un million. Les quatre principaux sont de 25.000, 10.000, 5.000 et 3.000 francs. Ces petites surprises constitueront vraiment l'attrait, l'attrait mystérieux de cette Journée de bienfaisance.

Le Petit Provençal, qui connaît les généreux sentiments de la population marseillaise et de toute notre vaillante région provençale, invite tous ses lecteurs et amis à s'associer, dans la plus large mesure possible, à ce grand mouvement de solidarité, dont ils se rendent au moins, nous le souhaitons — récompensés par le sort.

Partout à Marseille, dans nos banlieues, nos villages, d'aimables vendeuses offriront leurs pochettes ; elles recevront en échange le même qu'on voudra bien leur donner, depuis le modeste décalin, le gros sou de bronze, jusqu'au billet bleu.

Nous ne doutons pas que notre Provence si généreuse, si ardemment patriotique, si sensible à toutes les nobles causes, s'inscrive pour une large part, cette fois encore, dans le bilan de cette « Journée » qui répandra sa main bienfaisante sur l'innombrable soldat des « Éprouvés de la Guerre ».

Un député aviateur qui l'échappe belle

Paris, 25 Septembre.

M. Jacques-Louis Dumesnil, député de Seine-et-Marne, lieutenant d'infanterie, attaché à l'aviation, l'a échappé belle, il y a quelques jours. Il venait de faire, au-dessus des lignes ennemies, une reconnaissance comme observateur avec, comme pilote, le sergent P...

L'appareil volait à plus de 2.000 mètres, quand soudain sa queue se brisa à moitié, si elle s'était détachée complètement, c'était la chute à pic. Grâce à l'habileté du pilote, qui fit « une course à la terre » en un vol étonnant, l'aviateur, qui était heureusement au-dessus de nos lignes, put Garner le sol avant que la queue se brisât complètement.

Les aviateurs purent rentrer le lendemain au parc sur l'appareil réparé.

IL Y A UN AN

Samedi 26 Septembre

Nouveaux combats sur le front, entre la Somme et l'Oise, vers Nogon, et entre Soissons et l'Argonne — autour de Reims, en Woëvre et sur les Hauts-de-Meuse.

En Pologne, les Russes s'emparent de Rzeczow, qui ouvre la voie ferrée vers Cracovie, et de deux positions au nord et au sud de Przemysl ; d'autre part, ils prennent Augustow et rejettent sur Souwalki et Mariampol les Allemands, qui bombardent inutilement Ossowetz.

UNE MISSION JAPONAISE A TOULON

Toulon, 25 Septembre.

Une mission japonaise composée de MM. A. Mokoje et Chigaska, commandants ; J. Tani et Koshimura, ingénieurs ; Hoga et Hodjurmis, maîtres-mécaniciens ; Igouti et Mouta, maîtres-timoniers, est arrivée, hier, en mission dans notre port.

LA GUERRE

La Crise Balkanique

La Bulgarie va-t-elle envahir la Macédoine ?

Paris, 25 Septembre.

Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. Il s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

« Honneur à vous, qui avez tant souffert pendant cette longue et cruelle captivité, et qui, par votre attitude fière et digne, avez su vous imposer à l'admiration de nos ennemis eux-mêmes, après avoir fait revivre pendant les combats, par vos actes de bravoure, les temps les plus héroïques de notre Histoire. De cette noble et vaillante conduite, Paris, berceau de toutes les libertés, et la France, gardienne vigilante des droits imprescriptibles de l'humanité, vous garderont une éternelle reconnaissance. »

De chaleureux applaudissements saluèrent ces vibrantes paroles.

Dans les Flandres

Communiqué du maréchal French

Londres, 25 Septembre.

Le bureau de la presse publie le communiqué suivant du maréchal French :

L'activité de l'artillerie ennemie continue depuis trois jours sur notre front ; nous avons répondu par un bombardement efficace.

On signale une activité des mines sans résultats importants.

Hier, nos avions ont attaqué avec succès les communications de l'ennemi ; près de Valenciennes un train a été atteint, la voie ferrée coupée en plusieurs endroits.

Les Sous-Marins anglais dans la Baltique

Les Allemands ne peuvent leur barrer la route

Stockholm, 25 Septembre.

Les journaux suédois parlent des opérations des navires allemands pour essayer d'arrêter au passage les sous-marins anglais qui empruntent la voie du Sund, pour pénétrer dans la Baltique.

Des divisions de torpilleurs allemands montent la garde à l'ouest méridional de ce détroit, tandis que d'autres bâtiments légers surveillent sur son entrée Nord. De Linham, port sur la rive suédoise du Sund, situé en face de Saltholm, où s'échoua le E-13, on aperçoit le 10 septembre une vingtaine de torpilleurs allemands, accompagnés de quatre croiseurs et d'un Zeppelin.

Dans la matinée, du 9 au large de Stevns-Klint, côté Est de Seeland (Danemark), un croiseur canonna un ou plusieurs sous-marins qui réussirent à s'échapper. Plus tard, un Zeppelin, après un échange de signaux, lança une bombe. Le même jour, d'autres bateaux allemands stationnés près de Falsterbo (Suède), tirèrent plusieurs obus sur un but qu'on suppose être un sous-marin.

La pose d'un champ de mines par les Allemands dans la partie méridionale du Sund, donne à croire que la surveillance exercée par eux est insuffisante pour barrer la route aux sous-marins anglais.

L'Hégémonie allemande et les petits États neutres

Ce serait une chose atroce dit un professeur hollandais

Amsterdam, 25 Septembre.

Dans le *Telegraaf*, le professeur Niermeyer publie un article où il déclare que la vie en Europe (sous une hégémonie allemande) serait quelque chose de tellement atroce pour tout ce qui n'est pas Allemand, qu'elle ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Le correspondant du *Berliner Tageblatt* à Amsterdam, écrit le professeur Niermeyer, a affirmé que la Hollande doit se pénétrer de l'idée qu'elle se rapprochera de l'Allemagne après la guerre, mais ce qu'il faudra voir. Les Hollandais n'attendraient pas tranquillement les conséquences de pareils événements.

Le Chancelier de l'Empire a déclaré au Reichstag que l'indépendance de petites nations serait protégée par l'Allemagne. Ne faut-il pas penser que c'est justement cette protection qui menacerait leur liberté ? Il s'agit ici de biens suprêmes de l'humanité.

Quel soupçon de délivrance passerait sur le monde, si les quatre petits États neutres, la Hollande, le Danemark, la Norvège et la Suisse, annonçaient résolument au gouvernement allemand qu'ils n'accepteraient jamais que l'empire du kaiser acquiesce à une position intolérable, et s'ils se promettaient mutuellement de se soutenir jusqu'au bout, pour ne pas être contraints de se rapprocher de l'Allemagne, plus qu'ils ne le jugeront désirable pour leur indépendance ! Une telle action n'accrocherait-elle pas la conclusion de la paix ? Si par malheur le contraire se produisait, si ces pays étaient obligés de tirer l'épée, ne seraient-ils pas sûrement pencher la balance, tandis que la Hollande à elle seule ne pourrait y réussir ?

Le retour des grands blessés

A PARIS

Paris, 25 Septembre.

Un train de grands blessés, venant d'Allemagne, est arrivé ce matin à la gare de la Chapelle. M. Louis Puech, vice-président du Conseil municipal, remplaçant le président Mithouard, s'est rendu à la gare pour les accueillir.

L'arrivée a donné lieu aux scènes les plus touchantes. A leur descente du train, nos compatriotes, la physionomie souriante, tous chargés de fleurs qui leur avaient été offertes en Suisse, où ils avaient été chaleureusement accueillis, furent acclamés par toutes les personnes présentes, qui, en chœur, entonnèrent le *Marseillais*. Ils furent ensuite conduits dans une salle joliment parée où un repas leur fut servi.

M. Louis Puech, vice-président du Conseil municipal, leur adressa alors, au nom de la ville de Paris, l'allocution suivante :

« Chers amis, au nom du Conseil municipal de Paris, je salue en vous l'incarnation du courage et de l'héroïsme. Vous avez vaillamment combattu pour la plus noble des causes, celle de la Justice et du Droit, pour le triomphe de l'idéal le plus sublime, l'af-

La Guerre et les Balkans

La Mobilisation bulgare

L'invasion de la Macédoine serait imminente

Rome, 25 Septembre.

Les nouvelles d'Athènes arrivées aujourd'hui à Rome, de source autorisée, disent que l'annonce de la mobilisation bulgare a provoqué dans la capitale hellénique une émotion qui a gagné les milieux politiques. Ceux-ci, en général, ont réclamé une attitude conforme aux obligations du traité serbo-grec.

On croit, en effet, que contrairement aux déclarations de M. Radoslavoff, serait tout à fait imminente l'invasion de la Macédoine par l'armée bulgare dont l'avant-garde est composée de quatre divisions, de plusieurs régiments de cavalerie et de bandes de volontaires macédoïens.

Le premier ministre vient d'affirmer, dans une conversation particulière avec une haute personnalité politique, la nécessité de favoriser la plus stricte entente entre la Serbie la Grèce et la Roumanie afin de forcer à réfléchir le gouvernement bulgare.

La mobilisation se poursuit sans enthousiasme

Athènes, 25 Septembre.

Suivant des informations de Sofia puisées à des sources autorisées, la mobilisation bulgare s'effectue normalement, mais sans enthousiasme.

La cavalerie reçoit son étendard de guerre

Athènes, 25 Septembre.

Le correspondant du *Daily News* à Athènes rapporte que la force de cavalerie partie de Sofia pour une destination inconnue, se composait d'une division de 3.000 cavaliers.

Avant de partir, la division fut passée en revue par le roi qui lui remit son étendard de guerre.

L'entrevue du roi et des chefs de l'opposition

Rome, 25 Septembre.

La *Corriere della Sera* reçoit de son correspondant de Sofia, probablement par une lettre privée qui a pu échapper à la censure bulgare, des détails dont il garantit l'authenticité sur l'audience accordée aux cinq chefs de l'opposition par le roi Ferdinand. On sait déjà que cette audience eut lieu au Palais ; huit sièges avaient été disposés autour de la table où vint à s'asseoir le roi, le prince héritier, le secrétaire d'État, le roi et MM. Guechoff, Danev, Malinof, Tsanof et Stambouloff.

On sait aussi que les leaders de l'opposition, en termes empreints d'une grande franchise et d'une grande vivacité, exposèrent au souverain la déplorable répercussion que les décisions de M. Radoslavoff auraient sur la tranquillité du pays et le caractère de la guerre. Le roi voulait éviter une catastrophe dont cette fois le roi seul serait rendu responsable. Le roi ayant simplement enregistré les doléances des divers crateurs et promises de les transmettre au président du Conseil, se promena un moment dans la salle, dit le correspondant du *Corriere della Sera*, nerveux et pensif.

S'adressant enfin à M. Tsanof qui s'était montré particulièrement sévère, le roi lui demanda des nouvelles des récoltes. « Malheureusement, répliqua M. Tsanof, nous ne sommes pas venus ici pour parler des récoltes, mais de quelque chose de plus intéressant, de plus grave, je veux dire de la politique du gouvernement qui est en train de perdre le pays. A aucun prix nous ne supporterons une politique non approuvée par la Russie, si la couronne et M. Radoslavoff continuent une telle politique, nous ne répondons pas des conséquences. »

Nous n'avons pas voulu rechercher les comptes de la catastrophe de 1913, parce que d'autres événements graves se sont produits ; mais ce fut un acte robusstrux du à une folie criminelle. Il ne doit pas se répéter ; une attaque de la Bulgarie contre la Serbie, comme celle que médite M. Radoslavoff, avec l'approbation de Votre Majesté, serait un crime prémedité.

Après un insistant d'hésitation, le roi Ferdinand serra la main de M. Tsanof, puis posa la même question relative aux récoltes à M. Stambouloff. Celui-ci commença par répondre, mais bientôt il s'arrêta, disant : « Et pourtant, ce n'est pas le moment de parler de récoltes ; je le répète à Votre Majesté, le pays ne veut pas d'une politique d'aventures qui lui a coûté si cher en 1913 ; vous avez profité de toutes les ficelles de la Constitution pour diriger le pays à votre guise ; vos ministres ne sont rien, sont vous êtes l'auteur de cette politique et seul vous en avez la responsabilité. »

Le roi répliqua froidement : « La politique que je me suis décidé à suivre est celle



VUE GÉNÉRALE DE SOFIA

